

RAPPORT N° 6

-:~::~:~::~:~::~:~::~:-

LE DAHOMEY

Présenté à Monsieur le Gouverneur Général de l'A.O.F.

par Mme SAVINEAU,

Conseillère Technique de l'Enseignement

9 mars 1938

R A P P O R T N° 6

Présenté à Monsieur le Gouverneur Général de l'A.O.F.

par

Mme SAVINEAU, Conseillère technique de l'Enseignement

—

LE D A H O M E Y

Arrivée à GAYA (Niger) le 4 Janvier, je suis partie le même jour pour NANDI (Dahomey).

J'ai visité cette colonie de la manière suivante :

KANDI 5 janvier

PARAKOU 6 & 7 janvier

NIKKI 8 janvier

PORTO-NOVO du 10 au 14 janvier, avec excursion,

le 12 à AJOHON, SAKETE, POBE et le HOLLIDJE.

COTONOU 15 et 16 janvier

ABOMEY-CALAVI.. 17 janvier

OUIDAH 18 janvier

ALLADA 19 & 20 janvier

ABOMEY 21 & 22 janvier

DJOUGOU..... 23 janvier

NATITINGOU 24 janvier

.....
-2-

Je diviserai mon compte-rendu en deux parties :

1° — BAS-DAHOMÉY

2° — HAUT-DAHOMÉY

1ère PARTIE: BAS DAHOMEY

P O R T O - N O V O

A PORTO-NOVO, comme à BAMAKO, ce sont les évolués qu'il importe d'étudier. Comment vivent-ils, comment se marient-ils ? Ces problèmes prennent ici une forme nouvelle, car nous ne sommes plus, sauf exception, chez des musulmans polygames, mais chez des catholiques ou des protestants monogames. S'ils ont, en réalité, plusieurs femmes, nous n'en saurons rien, car "c'est mal vu".

Ménages d'évolués

a) L'interprète du cercle - gain : 1.000 Frs par mois, élève de l'E.P.S.

Il possède une grande maison de modèle européen : sur une verandah¹ s'ouvrent deux grands salons qu'on peut dire luxueusement meublés. Groupes de vastes fauteuils, de petites tables, le tout incrusté de nacre ou d'ivoire. Coussins de soie, quelques têtieres² au crochet, mais discrètes.

Le maître de maison fait les honneurs avec une grande politesse et convie sa femme à faire salon. Elle est un peu .../...

.....

-3-

gênée, d'autant plus qu'elle ne parle pas le français.

Je visite la chambre des époux, celle des enfants, la chambre d'amis. Elles sont propres, mais des plus simples; sauf pour une taie d'oreiller brodée, aucune coquetterie "l'extérieur d'abord". La cuisine est bien agencée. J'y remarque un tableau imprimé, portant les mentions : balayage, service de table, etc, chacune suivie d'un nom différent. Notre interprète aurait-il 8 boys ? Ces noms sont ceux de ses deux fils, et de quelques enfants "qu'on lui a confiés". Domesticité gratuite très répandue au Dahomey et que nous retrouverons.

Le mari est content de son ménage. Il aimerait que sa femme parlât le français, mais seulement pour pouvoir échanger avec elle, des propos que les enfants ne doivent pas entendre. Et pourquoi aurait-il épousé une fonctionnaire ? Son beau-père est un grand commerçant qui donne à sa fille de larges mensualités. Celle-ci ne dit pas "je suis fille de l'école", elle n'exige pas de toilette. Leurs filles, cependant, seront instruites, leur mère elle-même y tient, elle veille à la bonne exécution des devoirs d'école.

¹ véranda

² Version originale: fêtieres

Voilà donc des gens heureux ? Non, car ils manquent d'argent. Les fauteuils de marqueterie coûtent cher, les apéritifs aussi. Et tant d'autres choses qu'on doit pouvoir acheter puisqu'elles sont à vendre. En outre, le père rêve, pour ses fils, du bachot, c'est-à-dire d'un séjour "sinon en France, du moins à Dakar." L'interprète du cercle est un européen pauvre.

.....

-4-

b) M. ISAAC FOLY, instituteur, apparaît dès l'abord beaucoup plus évolué. A fait ses études à Gorée, puis à Aix, citoyen français, appartient au cadre européen. Education protestante.

La femme protestante elle aussi, a été élevée chez les soeurs catholiques. La maison est de modèle européen, mais simple, et pas très propre.

M. FOLY vit à l'aise à Porto-Novo, avec son gain, mais il aimerait retourner quelquefois en France, où il a des amis. Il voudrait, comme ses collègues blancs, avoir droit, de temps en temps à un passage gratuit.

c) M. FRANCIS MENSAN COVI, mêmes titres que le précédent, catholique. Plus prétentieux. Se défend avec coquetterie d'être un intellectuel.

Sa femme est métisse. Elle était dactylographe, mais elle ne travaille plus. Elle élève ses 3 enfants, avec l'aide d'un petit boy, à 20 Frs par mois.

Intérieur modeste, de forme européenne.

M. COVI gagne 2.000 Frs et trouve que tout coûte cher. Il voudrait pouvoir acheter, par exemple, du fly-tox³. Mais il a trop de charges; derrière sa maison, il a fait construire un pavillon de 2 pièces, où il loge sa belle-mère et une petite qui la sert mais qui n'est pas une servante. L'ensemble des bâtiments a coûté 35.000 Frs. Et un instituteur noir "n'avance" pas vite. Il n'est jamais promu qu'à l'ancienneté. Ceci m'est confirmé par M. LAFAIX, directeur de l'Ecole de Cotonou; M. GUERIN, instituteur de l'Enseignement favorise le personnel européen aux dépens du personnel dahoméen, qui est fréquemment déplacé et n'avance pas.

En 11 années de bons services, M. COVI n'a eu qu'une seule promotion et ses collègues noirs sont tous traités de même.

.....

-5-

A ces difficultés, s'ajoute la solitude morale. Les moins évolués, jaloux, vous tiennent à l'écart. Les blancs vous ignorent.

d) M. TOPE Fernand, commis du Trésor et sa femme, sage-femme à la Maternité. Il gagne 900 Frs, elle 1100. Ils ont 4 enfants et 3 oncles, 3 tantes, 4 soeurs.

La maison qu'ils habitent n'a pu être achevée, faute d'argent. Elle est située dans un quartier retiré et cela entraîne de gros frais : entretien du chemin qui y conduit, chasse aux reptiles. Il faut un manoeuvre en permanence.

³ Une bombe insecticide

Le ménage de M. TOPE est sans luxe, mais cependant soigné. Meubles de pacotille, abondance d'ouvrages au crochet, fleurs artificielles dans un cornet de cristal. Phonographe.

e) Un autre ménage de fonctionnaires, plus mal logé encore, au premier étage d'une maison de bois (j'allais dire d'une baraque) dans le vieux Porto-Novo. Ces gens me reçoivent avec froideur et se montrent très soupçonneux.

f) Un instituteur protestant, très évolué. Beaucoup de papiers et de livres, chez lui, dans un désordre inexprimable. Il me fait confiance, parce que je viens de la part d'un ami, mais il me dit qu'on le surveille, parce qu'il reçoit des lettres de Dakar. Il a reçu à ce sujet un avertissement de son directeur. Ma visite lui fera certainement du tort.

.....

-6-

Ménages non-évolués Ils vivent dans des bâtisses de bois et de banco⁴, d'aspect sordide. Mais ce n'est pas chez elle qu'il faut chercher la dahoméenne. Citadine, elle ne pile plus le maïs, depuis que des moulins fonctionnent aux abords des marchés. Pour quelques sous, et en quelques minutes, le broyage est expédié. Il ne reste qu'à faire cuire la bouillie. Dès le matin, la Dahoméenne est au marché, à vendre des gâteaux de maïs, des beignets de haricots, ou du matériel magique, ou de la pacotille d'exportation. Elle passe là tout le jour, ayant eu soin d'apporter son repas; parfois elle brode en attendant la clientèle.

Le soir, elle allume une petite lampe, fabriquée avec une boîte de conserve, et attend encore.

Quel bénéfice peut bien faire la vendeuse, au bout de la journée ? Toutes sont marchandes, il n'y a guère d'acheteuses. Les plus fortunées, qui peuvent avoir un bel étalage, se font, m'a-t-on dit, 4 ou 5 francs par jour. Il y a aussi des femmes riches (nous en trouverons une à Allada) qui trafiquent en grand et font de beaux bénéfices. Mais il y a les pauvres, à qui, s'étant nourries, il ne reste, au bout de la journée que 25 ou 50 centimes. Le mari, du moins, a donné le maïs qui a servi à la confection des "boules". Mais, comment vivent les femmes seules, produit nouveau de la désagrégation familiale ?

Voici quelques exemples :

a) Une élève des soeurs Elles l'ont envoyée en France, pour en faire une religieuse. Puis l'ont renvoyée, libre. A 35 ans, elle ne peut pas se marier. Et avec qui ? Les hommes ne sont pas sérieux. Elle a demandé une place de monitrice et n'en a pas obtenue. Elle vit dans une case de barre, avec sa mère alitée. Elle achète pour 5 francs de manioc et prépare de la farine. Il y faut une semaine.

.....

-7-

Puis elle va vendre cette farine, elle a gagné 1 Fr 50 ou 2 Frs et "un peu pour manger".

Les Soeurs ne l'aident pas, elles attendent que la misère la reconduise dans leurs mains.

⁴ Un matériau de construction fait de terre argileuse mêlée de paille.

b) Une vieille métisse reçoit depuis 40 ans des fillettes, dans une sorte de grenier. Elle leur demande 10 Frs par mois et leur apprend à broder, à crocheter, à coudre.

L'ouvrage qu'elles exécutent est pour elles. Quelques-unes trouvent ensuite des travaux de couture, ou bien elles deviennent marchandes et cousent pour elles. Elles étaient là une dizaine, s'évertuant pour un résultat fort laid. Et quelle peine, dit la maîtresse, pour tirer un peu d'argent, des parents ! Ils n'en ont pas, disent-ils, et donnent quelques beignets, ou un poulet.

c) une matrone d'allure décidée. Elle fournit des provisions à l'E.P.S.⁵ et au camp militaire, sur commande. Mais tout à coup, les prix augmentent, elle achète plus cher, on refuse de lui accorder le supplément qu'elle réclame. Trois fois, on lui a laissé la marchandise pour compte. En outre, on ne la paie qu'au bout de trois mois, et tous les jours il faut déboursier.

Dans la cour, devant la maison de cette femme, 10 fillettes sont occupées à transformer de la pâte à beignets en petits boudins. La femme fera cuire les beignets, les petites iront les vendre à la porte de l'école, 2 pour 1 sou, et rapporteront un ou deux francs à elles toutes.

Ce sont, une fois de plus, des enfants prêtées.

Elles viennent des villages environnants. Là, les chefs "embêtent" les gens pour l'impôt, ils veulent faire payer même les petits, alors les parents éloignent leurs

⁵ l'Ecole primaire supérieure

enfants, et les gens de la ville les prennent volontiers, car à Porto-Novo, on ne paie pas pour eux.

Les Musulmans et la dot — Un cas très intéressant d'évolution; un riche musulman, maître-imprimeur et citoyen français, a voulu doter ses filles en les mariant, afin qu'elles aient plus de valeur aux yeux de leur mari et y gagnent un peu d'autorité. Cet exemple a été imité. Le mari ne fournit que 40 kolas, un pagne blanc et 100 à 150 Frs.

- Il convient, ajoute notre musulman, de comprendre que les filles élevées à l'école ne veulent plus avoir de co-épouses.

- Et que deviennent les rapports conjugaux en cas de grossesse, d'allaitement ?

- Pendant la grossesse, ils persistent. Pendant l'allaitement, non. Le mari se débrouille.

Le père qui dote sa fille veut en outre qu'elle choisisse son mari. C'est pourquoi celui-ci a lui-même proposé ses filles aux garçons de leur choix. Et ils ont accepté.

La vie de ces jeunes épouses est sage : elles vont au marché avec leur boy, font des visites de famille, mais ne doivent pas "vadrouiller".

Les laissés-pour-compte de l'école régionale

a) M. EKOUEDJEN, maître-tailleur réputé, n'a pas d'ouvriers, mais dix apprentis de 18, 20, voire 25 ans.

.....

Ces jeunes gens parlent tous un très bon français, savent lire et écrire : ce sont d'anciens élèves de l'Ecole Régionale, refusés aux examens d'entrée à l'Ecole

Professionnelle ou Supérieure. Combien ils gagnent ? Rien (ricanements). Et cela pendant quatre ans. Ils sont à la charge de leur famille. L'apprentissage fini, ils pourront s'établir.

b) Voici, dans un petit rez-de-chaussée pauvre et sombre, mi-indigène et mi-européen, Benoît Zossombo qui s'est établi l'an dernier. Il fait des complets à 25 Frs, pareils à ceux des gravures de modes affichées sur ses murs. Mais la commande est rare, les maîtres-tailleurs forment trop d'apprentis. Benoît se fait 100 à 150 Frs par mois. Or, il a acheté, 1.100 Frs, une machine à coudre payable par annuités. Il paie 92 Fr 50 de patente, comme un "grand" tailleur et 41 Fr 95 d'impôt. Son loyer est de 12 Frs 50 par mois.

Un petit neveu (encore l'enfant prêté) lui fait la cuisine; la nourriture des deux coûte 3 francs. Et puis, il y a le blanchissage, l'aide à la famille. On est catholique mais on n'abandonne pas la coutume des festins funéraires. On y ajoute seulement l'achat de vêtements de deuil.

Benoît Zossombo ne peut pas se marier. Il est seul dans sa petite antichambre - atelier, à attendre la clientèle. Seul et découragé.

c) Un autre fruit-sec de l'Ecole Régionale : Michel DOSSO. Il a emprunté quelque argent et monté une boutique dans un quartier pauvre "Au petit bon coin".

.....

Sardines, cuvettes, espadrilles. Puis il a engagé un commis : 35 francs par mois sans nourriture. Il l'augmentera dans 7 mois si les affaires vont bien. En attendant, il se promène; le commis n'a rien à faire; il ne vient presque aucun client.

- On mange, dit la vieille mère de Michel DOSSO, mais pas bien.

Et montrant les "boîtes" alignées :

- Pourquoi faire ça? Soupire-t-elle.

De cette misère reluisante, à quelle misère plus noire tomberont ces jeunes gens endettés ? Porto-Novo voit grandir une classe inconnue à l'ancienne société noire : les vieux indigents. Il est question de fonder une soupe populaire.

Zounon, roi de la Nuit — Je ne décrirai pas le logis bien connu de Zounon, rois de la Nuit. Avec son pagne et son képi d'officier, et la réputation que lui font les européens, aidant, il a d'abord l'air d'un fantoche.

Je lui ai demandé ce qu'il pense de l'évolution et de ses conséquences sur la vie féminine.

- Nos filles sont malheureuses, a-t-il répondu. Elles ne trouvent à gagner leur vie. Elles vont vendre au marché et n'en rapportent pas de quoi s'entretenir. Que Dieu bénisse le Gouverneur général pour avoir pensé à elles.

C'est la première fois qu'un vieil indigène (j'excepte le Djermakoye qui est un "jeune") donnait à ma question une réponse qui ne fût pas inspirée par l'intérêt masculin. Même si Zounon a seulement compris ce qu'il fallait répondre, pour me plaire, sa finesse d'esprit est grande.

.....

Divorces :

a) Après 9 ans de mariage, une femme se dit malheureuse, son mari l'empêche de voir ses parents et la traite en esclave. Le mari, petit fonctionnaire (2.000 Frs d'appointements), nie et accuse le beau-père de pousser sa fille au divorce. On appelle le père, il ignore les griefs de sa fille. Toute l'affaire se résume en ceci : le mari est nommé à Zagnanado, la femme veut rester à Porto-Novo. La demande est rejetée.

b) Un comptable indélicat, sans place, a besoin d'argent, pour payer une dette, il demande le divorce pour avoir la dot. Sa femme l'avait quitté depuis 3 ans, il n'avait pas protesté. Le débat a lieu avec la soeur aînée de la femme : elle trafiquait de ses deux jeunes soeurs, que le comptable a toutes deux épousées contre une petite dot et de très larges cadeaux.

c) La femme demande le divorce. Elle n'a pas eu un seul jour de bonheur. Son mari ne paie pas son impôt, il l'a abandonnée depuis 6 ans, il est impuissant. "Mon dernier né n'est pas de lui." Le mari proteste contre toutes ces accusations et fait valoir que le mariage n'est pas régulier, les parents n'y ayant pas donné leur consentement.

Qui a tort ? Le tribunal déboute la femme parce qu'il y a 5 enfants.

.....

-12-

En général, les femmes savent se défendre, elles sont moins intimidées que les hommes par le tribunal. Dans les affaires d'argent, elles prennent parfois la parole pour leur mari.

Au criminel, des meurtrières par jalousie.

Deux femmes en prison pour empoisonnement rituel.

Ajoutons quelques réflexions, au hasard de la conversation :

Principal motif de divorce : la stérilité. Sarcasme des épouses fécondes, reproches du mari : vie intolérable. La coutume exige que la demande de la femme soit appuyée par sa famille.

Fusion des coutumes, très faible : les mariages hybrides tournent mal.

L'abandon des enfants parfois très pénible à la mère. En faisant traîner l'affaire, on obtient qu'elle reprenne le mari.

Recul de la polygamie, par ambition de la citoyenneté.

Avoir une maîtresse n'est pas bon, car les enfants lui appartiennent.

Les chrétiens doivent passer le dimanche à l'église. D'où ruée vers l'école laïque.

Enseignement — Les écoles du Dahomey ont leurs vacances en saison sèche, car les élèves doivent être présents au moment des cultures, pour l'enseignement agricole. Je n'ai donc pas vu les écoliers dahoméens mais seulement leur maîtres et les établissements où ils enseignent. La population scolaire se répartit de la manière suivante: .../...

.....

-13-

	<u>Garçons</u>	<u>Filles</u>	<u>Total</u>
Ecoles publiques :	6455	1431	7.886
Ecoles privées :	3175	2192	5.367
Total :	9630	3623	

L'effectif de nos écoles est donc égal, une fois et demie à peine, à celui des missions. Et les missions forment deux fois plus de filles que nous. Cependant, notre enseignement est de beaucoup le plus apprécié, ne fût-ce que parce qu'il est gratuit. "Il suffit d'ouvrir une école, dit M. GUERIN, inspecteur de l'Enseignement au Dahomey, elle est pleine tout de suite."

Mais des instituteurs estimés, et notamment M. LAFAIX, directeur de l'école régionale de COTONOU, nous diront que M. GUERIN ferme des classes de filles, en sorte que certains enfants vont à l'école à 12 kms de chez-eux. Qu'il limite soigneusement les effectifs là où les candidats abondent, et se constitue ainsi un pourvoyeur des missions. Que si notre personnel indigène, notamment le personnel féminin, est souvent veule et routinier, en dépit de son passage dans nos écoles normales, c'est à sa formation première dans les écoles catholiques - soumission et usage exclusif de la mémoire - qu'il le doit.

J'espère être en mesure de revenir sur cette question du personnel indigène féminin lorsque mon enquête sera terminée. Quant aux responsabilités de M. GUERIN, je n'ai pas cru devoir les rechercher : il partait, M. PERRUCHOT prenait sa place et allait vraisemblablement se charger lui-même de faire le point.

.....

Ecole régionale — On me montre les broderies exécutées par les filles. Modèles pris dans nos journaux de modes. Services à thé, napperons. Quelques objets pour enfants; chemises de laine, serviettes. C'est surtout la coquetterie de la mère pour l'enfant qu'il conviendrait d'éveiller, en faisant confectionner de petites robes, de petits manteaux.

Car les bébés ont froid. Mais on pense plutôt à former des ouvrières, pour les dames qui ont besoin de lingerie.

La monitrice de cette classe de filles est chrétienne et mariée à un musulman, le chef de canton d'Adjohon. Elle a une co-épouse qu'elle commande. Ses élèves, dit-elle, ne s'intéressent pas à l'enseignement ménager, car elles veulent entrer dans les bureaux et se faire servir. A la rigueur elles accepteront d'être couturières.

Ecole protestante (Filles) Beau bâtiment de pierre, un peu caserne. 100 externes qui paient de 5 à 10 Frs par mois pour les fournitures; 35 internes à 60 Frs par mois. Ces dernières sont surtout originaires du Togo et de la Nigéria⁶.

Dortoirs très propres. Le lit se compose d'une planche posée sur deux tréteaux, d'une natte et d'une couverture.

Cuisine indigène préparée par les élèves à tour de rôle.

Cette école ne forme pas de candidats aux écoles du gouvernement, mais de préférence des monitrices qui seront employées par la mission, ne se marieront pas et seront en quelque sorte des religieuses. Les autres élèves se marient.

.....

-15-

J'ai vu ces jeunes filles en classe, occupées à des broderies. Elles m'ont paru très disciplinées, d'une politesse un peu trop formaliste, mais on voyait dans leurs yeux de la raison, de la compréhension. Les plus grandes s'exprimaient en très bon français.

⁶ le Nigeria

Ecole catholique (Filles) Bâtiments nombreux et délabrés. Dans les cours, des filles occupées à laver, à repasser. Dans une pièce mal éclairée, les brodeuses étaient alignées sur des bancs. Une odeur de W.C. montait de la cour.

On achevait d'apprêter de nombreux objets de lingerie destinés à l'exposition de Cotonou. Broderies très fines et jours d'une exécution parfaite. Modèles gracieux : une véritable commercialisation. Les objets devant être vendus, j'ai voulu en connaître les prix. Je n'ai pu obtenir de réponse : il fallait que ce fût cher, car il y avait beaucoup de travail, et cependant pas trop cher pour décider les dames.

L'ouvrière habile se fait 4 francs par jour. Quand elle sera mariée, elle pourra prendre des ouvrières.

Mais les paiera-t-elle 4 Frs ?

La mission catholique prend des internes à 40 ou 50 francs par mois. Elles ont beaucoup de goût pour la musique et surtout le chant. Quelques-unes ont un piano à la maison.

Tous les soirs, les filles vont porter de la terre pour la construction de l'église.

M. LAFAIX dit qu'on entend, des maisons voisines, crier les filles battues.

.....

-16-

Selon M. GUERIN, le niveau des études (filles) est à peu près égal à l'école régionale et à la mission protestante, celui de la mission catholique, nettement inférieur. Cependant, beaucoup de catholiques sont reçus élèves sages-femmes ou infirmières visiteuses, parce qu'on les "chauffe" spécialement.

Ecole primaire supérieure — Bel établissement, entouré de jardins. Les élèves sont occupés à arroser les fleurs qui bordent une allée en gradins. Ils le font visiblement

avec plaisir, parce que, dit M. MORVAN, leur directeur, ils entretiennent ainsi un décor qui leur plaît. Il y a là une notion à retenir : le jardin de l'école rurale, souvent, est un lieu ingrat. C'est par l'agréable qu'il faut faire accepter l'utile.

Il y a, à l'E.P.S., 11 filles mêlées aux garçons. Elles sont logées dans un dortoir qui pourrait ressembler à tous les dortoirs, mais qui prend un air d'intimité parce qu'une table, entourée de fauteuils, en occupe le centre, parce que des cretonnes fleuries couvrent les lits et les coussins. Ce jardin, ce foyer, sont de la même inspiration. L'un est l'oeuvre de l'ancien directeur M. COLLET, l'autre celle de sa femme. M. COLLET que j'ai vu à Cotonou m'a montré les petits discours, bien écrits et pleins d'affection, que lui ont adressés ses élèves en plusieurs occasions. M. MORVAN semble avoir été un bon continuateur.

Sur les 11 jeunes filles élevées à l'E.P.S de Porto-Novo, la moitié est venue de l'Ecole Régionale, l'autre de chez les soeurs. Toutes sont remarquables par leur tenue à la fois correcte et gracieuse, par leur air vivant.

.....

Elles portent la robe européenne et la portent bien. Pourquoi sont-elles pieds nus ?

Elles apprennent à coudre, à laver, à repasser. Aux heures de loisir, elles tricotent. Il leur faudrait une salle de récréation. Mais ne leur faudrait-il pas aussi, une école à elles ? M. GUERIN estime que non. Le contact des garçons, dit-il, provoque une émulation salubre aux filles. M. COLLET, M. LAFAIX sont d'avis contraire et adversaires décidés du mélange de si grands élèves. Aucun accident cependant.

Service de Santé — La Polyclinique reçoit chaque jour un grand nombre de malades : 223 la veille du jour où je l'ai visitée. Jusqu'à 800, m'a dit le médecin-chef.

Au total, en 1937 :

PORTO-NOVO : 180.000 consultations

Banlieue : 56.000

On a dû augmenter de 10% le nombre des infirmiers. (Sur 150 candidats, 50 ont satisfait à l'examen, on n'a pu en prendre que quelques-uns).

Si la population de Porto-Novo a confiance dans la médecine européenne, elle ne considère pas toujours la polyclinique comme une formule satisfaisante. D'aucuns préféreraient payer et ne pas attendre, et surtout avoir une consultation personnelle.

Il semble que payer ajoute au succès du traitement : le propre boy du médecin chef donne 30 ou 40 francs à un médecin civil.

Le médecin-chef est dégoûté de son hôpital et de la mauvaise volonté des T.P. à y faire la moindre réparation, le moindre aménagement.

.....
-18-

Il demande un lazaret : "Nous ne voyons pas l'utilité" répondent les T.P.

Ils refusent un moteur et l'hôpital est sans eau.

Des grillages-moustiquaires percés ne sont pas remplacés.

La salle d'opérations, aménagée sous une verandah, est étouffante. Du plafond, la fiente de chauve-souris tombe sur les objets stérilisés. Opère-t-on la nuit ? La lumière attire les mouches et les sauterelles. Le projet d'une nouvelle salle a été accepté par le Gouverneur, les T.P. font de l'obstruction de la manière suivante :

On triple le devis, toute réalisation devient impossible.

Tels sont les griefs du médecin-chef. Je n'ai pas eu le loisir de prendre, à leur sujet, l'avis des T.P.

Service des Postes — M. de PROGE, directeur des Postes, déplore qu'on ait engagé autrefois, comme facteurs, tant d'anciens tirailleurs et de boys illettrés. Ils encombrant les cadres, alors que les élèves de nos écoles s'engagent comme manoeuvres. Etre manoeuvre, c'est d'ailleurs appartenir à l'Administration, et cette pensée en console plus d'un. On se fait faire des cartes de visites :

Un tel

Manoeuvre des T.P.

La Croix Rouge — Dirigée par Mme SANTONI, femme du Secrétaire Général.

.....

-19-

Petit local où il passe, me dit-elle, deux ou trois cents femmes par jour, pour la consultation prénatale et celle des nourrissons.

Les deux missions catholiques envoient toutes leurs femmes. Les autres femmes de la ville préfèrent aux infirmières, les dames plus affectueuses.

Mais tel médecin (le Docteur BELLOC d'Abomey) répondra que les dames de la Croix Rouge font des mamours aux beaux enfants et dédaignent les malingres qui auraient bien davantage besoin de leur attention.

Quoi qu'il en soit, Mme SANTONI se plaint du Service de Santé, qui ne l'aide pas de bonne grâce. C'est une personne qui fait beaucoup valoir son titre de femme du Secrétaire général.

J'ai vu, au dispensaire de la Croix Rouge, deux religieuses. Elles étaient là tout à fait accidentellement, m'a-t-on dit, pour remplacer des dames absentes. Mme SANTONI a beaucoup parlé du Bon Dieu à une fillette affolée, à qui l'infirmier venait d'ouvrir un abcès. Mes visites en brousse ont vivement intéressé Mme SANTONI : elle se propose de demander une auto Administrative pour explorer elle-même la circonscription. N'est-il pas à craindre si une pareille méthode était inaugurée, qu'un jour une dame trop zélée usât de son prestige sous forme de pression religieuse ?

.....

-20-

LA BANLIEUE de PORTO — NOVO

A D J O H O N

Service de Santé — La sage-femme, très active, est une élève de l'Ecole Régionale, et de l'Ecole de Dakar. Elle n'a pas de maternité et doit opérer à domicile. Le nombre des accouchements s'est élevé, grâce à son zèle de 10 à 20 par mois. Elle surveille de 20 à 30 nourrissons.

La tâche est difficile, dans la région, parce que les femmes vont accoucher chez leur mère. Pendant cette période, le mari ne les nourrit pas, la mère et l'enfant en souffrent souvent.

Le médecin auxiliaire signale un cas qui l'a fort embarrassé : il y a un an, une femme, en mettant au monde 3 jumeaux, est morte. Les enfants étaient fort beaux. Le père, très pauvre, n'a pas pu les faire élever. Deux sont morts le premier mois, le 3ème est chétif.

Comment, dans une circonstance aussi touchante, le ⁷médecin-auxiliaire n'a-t-il pas eu l'idée de s'adresser à ses chefs, à Porto-Novo ? Il faut qu'il y ait, entre eux et lui, bien peu de confiance et de liaison.

Il y a à Adjohon, une matrone par quartier. Quand elles l'appellent, avant l'accouchement, et non après comme elles font souvent, la sage-femme leur donne un petit cadeau personnel.

Cette sage-femme qui est catholique, exagère malheureusement le zèle : elle me déclare, sûre d'être approuvée qu'elle oblige à aller à l'église "au moins les enfants".

Elle reste stupéfaite d'être désapprouvée. Christianisme, civilisation européenne, les dahoméens ne séparent pas ces deux idées.

.....
-21-

Chez un assesseur du tribunal — C'est un homme d'un certain âge, il porte sur le torse nu, un pagne en écharpe. Il s'est fait construire, par un maçon de Porto-Novo, une case en dur qui ressemble à un logis ouvrier de la banlieue parisienne : deux petites pièces fraîchement peintes en bleu clair; une frise d'un bleu plus foncé, exécutée au pochoir, souligne le plafond. Dans la première pièce, une table et des chaises de fer. Dans la seconde un petit buffet et un tara⁸ avec moustiquaire.

Au temps de Bchangjin, dit-il, nous étions libres de commander aux femmes. Actuellement elles ne veulent pas obéir, pas travailler, elles ont toujours l'idée de

⁷ médecin africain formé à l'Ecole de Médecine et l'hôpital de Dakar et affecté à un poste dans l'Assistance médicale indigène (le service de santé) en A.O.F. .

⁸ Un lit ouest-africain

changer de mari. Et le mari abandonné doit fournir, pour une autre femme, une nouvelle dot.

S A K E T E

Village nago, remarquable par ses beaux enfants.

Pas de maternité, la sage-femme, que seconde une jeune matrone, opère à domicile. L'infirmière-visiteuse, une togolaise de l'école de Dakar, est vive, correcte, et semble aimer son métier. Elle parvient à décider les femmes de brousse à venir accoucher à Sakété, mais seulement si elles y ont une parente, qui puisse les héberger. Une salle d'hospitalisation serait bien utile.

P O B E

Service de Santé — La fréquentation du dispensaire est en progrès, mais il faut encore aller chercher les malades.

.....

-22-

A la Maternité, deux places seulement pour les cas graves. Accouchements très difficiles à exécuter dans les cases, on n'y trouve même pas d'eau. La sage-femme fait 12 ou 14 accouchements par mois. Elle apprivoise les mères par de petits cadeaux. Cette sage-femme, Justine BEHANZIN, est la petite-fille du dernier roi du Dahomey. Elle est intelligente, distinguée, active. Elle a fait ses premières études à l'Ecole Régionale de Cotonou.

L'infirmière-visiteuse, élève des soeurs, est douce et molle.

Les matrones sont inconnues dans le village. Une femme qui a eu beaucoup d'enfants aide à dépister les femmes enceintes.

Enseignement — L'école refuse des élèves. Quelques filles, qui ont demandé à y entrer, ont été acceptées. Elles sont trop jeunes pour songer à leur avenir.

Ménages villageois —

a) Une case riche, en banco, de forme rectangulaire, et couverte de tôle ondulée. Les pièces sont grandes, mais meublées à l'indigène. L'une d'elles est réservée à la cuisine. Une femme aux amples proportions y prépare d'énormes quantités de bouillies de maïs, dont elle fera de petits paquets enveloppés dans un morceau de feuille de bananier, et qu'elle vendra au marché. Car chez les Nago⁹, comme chez les Fon, les femmes vendent, sur les marchés, ou au coin des rues, de la cuisine préparée.

Celle-ci a de grands enfants qui sont mariés. Son mari est cultivateur. Elle est seule épouse et aimerait avoir une compagne, qui l'aiderait, car elle a beaucoup de
.../...

.....

-23-

travail. Elle en cherche une à son bon goût, et ne trouve pas. "Si tu en connais une
..." me dit-elle.

Elle rit. Les femmes des villages ne sont pas timides. Pourquoi les "évoluées"
le sont-elles tant ?

b) Une case modeste, couverte en chaume. Petites pièces sombres. Les deux épouses ont chacune la leur, qui est plutôt une cuisine, derrière une natte, le coin pour dormir. La chambre du mari est fermée par une porte grillagée, munie d'une serrure. Peu de différence, au demeurant, entre ces deux logis.

Industries féminines — Les potières de Pobé, deux veuves dont l'une surtout ferait un homme de belle taille, fabriquent des canaris d'une jolie forme un peu aplatie. Elles n'emploient pas, pour les modeler, l'espèce d'assiette creuse des femmes du nord. Elles tournent la terre sur leurs genoux et avec la main.

LES HOLLI

Le Commandant de Cercle de Saketé m'avait dit : Vous ne pourrez pas aller chez les Hollis, ce sont des rebelles, qui ne se laissent pas approcher.

Le Capitaine DETOURNEFORT, chef de la Subdivision de Pobé, m'a offert d'aller chez les Holli, qu'il commence à apprivoiser. Cette action est menée avec l'aide du médecin-auxiliaire, qui se rend deux fois par semaine au premier village et y soigne déjà 5 malades.

J'ai vu le premier village, IGBIDI, et le second, IGBOÏSSO. Les gens vivent dans des cases de ban¹⁰ couvertes de palmes, parmi une végétation touffue et enveloppée de brume.

⁹ En général, Mme Savineau écrit les noms des ethnies sans 's' au pluriel, à l'exception des Peulhs.

¹⁰ palmier bambou (*Raphia vinifera*) en langue bambara

Un feu brûle dans la case, au milieu des calebasses en désordre, et ce feu, malgré la chaleur extérieure, on le sent bienfaisant.

Mme DETOURNEFORT nous accompagnait. Nous avons été accueillies avec curiosité et sympathie par les femmes. Les vieillards m'ont donné d'intéressants renseignements sur leur coutume. Le point le plus curieux en est le suivant : les biens du père vont aux enfants et, à défaut d'enfants, aux camarades du défunt, qui se les partagent.

Les femmes Holli changent fréquemment de mari. Elles ne cultivent pas, mais participent aux travaux de récolte. Elles tissent, préparent de gâteaux pour les vendre et achètent des étoffes, des cabris qui sont leur bien.

Villages lacustres

Au bord de la lagune, entre Porto-Novo et Cotonou, sont bâtis de curieux villages sur pilotis. Les cases sont faites de ban et recouvertes de palmes. Une échelle aboutit à une petite vérandah qui précède la grande pièce carrée où gens et animaux se réfugient pendant les hautes eaux. Les murs et même le plancher sont à claire-voie. D'où la nécessité de faire du feu à l'intérieur, en toute saison. C'est pourquoi un grand foyer circulaire, en terre, occupe un coin de la case. A côté se trouve sur une sorte de table en terre, la pierre à écraser le maïs. Le lit est une natte souple, fabriquée avec une plante aquatique; une moustiquaire en grosse toile de raphia l'enveloppe.

Industries féminines — Comme toutes les femmes de cette région, celles des villages lacustres préparent de la cuisine à vendre. Mais on trouve ici d'autres industries.

.....

-25-

Nattes : avec 1 franc de raphia et 5 francs de paille, on fait 3 nattes à 3 francs. Ils faut 3 jours pour faire une natte qui laisse 1 franc de bénéfice.

Poisson fumé : la femme achète du poisson à son mari ou à un autre pêcheur. Elle écaille ce poisson, enlève les arrêtes et les boyaux, le lave, le met à sécher sur un four spécial. Au bout de 2 heures, le poisson est prêt. Mais il faut aller, en pirogue, le vendre à Porto-Novo : 40 morceaux de poisson frais ont coûté 2 Frs, ils sont vendus 3 Frs.

Récolte du bois : les femmes vont chercher le bois à Abomey Calavi, elles le font sécher par grands tas qui constitueront la provision d'hiver du village, et le vendent.

Transport de l'eau : en toute saison, les femmes vont en pirogue chercher l'eau à plusieurs kilomètres. Il faut ramer plusieurs heures, et puis, avec chaque canari, monter et redescendre une colline, ramer encore pour rapporter la charge. Les femmes sont généralement à deux et emportent de 15 à 20 canaris. Le voyage rapporte un franc à chacune.

La population — Les gens de ce village - je m'excuse d'en avoir oublié le nom, - semblent heureux et bien nourris. Le nombre des enfants y est considérable. Ils ont leur école sur pilotis, construite en ban, comme le campement. Deux cases en dur :

celle des fétiches et une autre, qu'a fait construire un jeune homme qui venait d'hériter.

Dans une boutique de ban, sur pilotis, sont exposées des vaisselles d'émail fleuries.

.....

-26-

Sur le chemin des villages, la lagune est sillonnée de pirogues. Les hommes pêchent, les femmes transportent les marchandises les plus variées : feuilles de bananier qui serviront à emballer la bouillie de maïs, laine de cocotier qu'on emploie comme combustible.

Chaque pêcheur est accompagné par un jeune garçon prompt à la manoeuvre et d'une entière complaisance. Les femmes paient elles-mêmes en fumant la pipe, ou bien se prélassent tandis qu'une fillette fait avancer la pirogue. Une fois de plus, c'est la domesticité des enfants, conséquence de l'indépendance des femmes.

COTONOU

La population évoluée de Cotonou est la même que celle de Porto-Novo et je n'y reviendrai pas.

Le Métis — Il est probable aussi que la situation des métis est la même à Porto-Novo qu'à Cotonou. J'ai eu l'occasion, dans cette dernière ville, d'en visiter quelques-uns, les conclusions qu'on peut tirer de cette visite ne sont pas d'ordre particulier mais général.

Il y avait au Dahomey un orphelinat de métis. Il a été supprimé en février 1935, puis rouvert à Abomey, il y a quelques mois. On y abrite, nous le verrons, 12 garçons. La place manque pour en prendre davantage. Les plus jeunes restent dans leurs familles, les filles sont recueillies par les Soeurs.

Nous voici donc dans la ville indigène de Cotonou, parcourant les carrés et leurs cases de ban, louées aux pauvres par de riches propriétaires. Nous visitons les jeunes métis :

a) René Galon, 12 ans, fils d'un employé de commerce.

La mère a deux autres enfants, tout cela vit ensemble dans une seule pièce. Les deux petits noirs sont vigoureux. Le métis est maigre, il a souvent la fièvre. C'est un enfant intelligent, élève à l'école de Cotonou (4ème classe). Il porte un mince tricot pour tout vêtement. Ils n'ont pour nourriture qu'un peu de farine de maïs, prélevée sur celle que la mère pile pour la vendre. Elle donnerait volontiers son enfant, qui serait lui-même content de partir. (Josephine Degoué, Carré 12).

b) Jean Noël, 8 ans, environ, fils d'un employé, très petit, les yeux malades. Elève de l'école (4ème B.). Même situation que le précédent. (Agbesso, Carré 80).

c) Clément Daby, 6 ans, fils d'un Syrien. Moins chétif que les premiers. Ne va pas à l'école. La mère est mariée et n'a pas d'autre enfant; le mari, manoeuvre au wharf, est sans travail. Il pêche et vend du poisson. Mais il n'en attrape pas tous les jours.

Quelquefois, ils n'ont rien à manger. Elle a demandé, pour l'enfant, un secours à la mairie. Elle ne l'a pas obtenu. Serait contente de le donner à l'Orphelinat.

Ces gens couchent dans une seule pièce, sur deux taras; la nuit, ils se couvrent d'un pagne.

d) Un groupe de femmes métisses, bien vêtues. Vraisemblablement des prostituées.
Leur logement est semblable à celui des femmes indigènes.

.....
-28-

L'une de ces femmes, qui est venu d'Allada, porte un enfant métis, petit être souffreteux qu'elle ne montre pas au médecin : "il n'est pas malade".

e) Un peu plus loin, une mère indigène du même genre que les précédentes. Elle a un métis de 14 ans. Elle est assez riche pour l'élever. Mais quel avenir attend ce petit dans un tel milieu ?

f) Une métisse qui parle bien le français et qui semble sérieuse, a épousé un noir. Il l'a abandonné avec un bébé qui a 2 mois et demi. Elle vit, avec sa mère malade, chez la grand'mère¹¹ qui vend des ignames cuites pour nourrir toute la maisonnée. La maison est un peu européenne. (Françoise, Carré 255).

g) Jacqueline Briouze, 13 ans, belle et bien développée. Vend des oranges avec sa mère, devant leur case. Elle a été élevée chez les Soeurs et la mère me montre sur un carnet, ce qu'il en coûte :

Reçu

3 mois de pension: 150 Frs

Robe et savon: 20 Frs

Signé : Soeur Emilienne.

Cette femme croit que je vais placer sa fille et se montre ravie.

h) Roger Kounio, métis, 6 ans, bel enfant à l'air misérable.

i) Théophile Lazare, fils d'un métis martiniquais. 14 ou 15 ans. Elève de l'école régionale. Les parents sont morts, l'enfant est à la charge de la grand'mère qui ne reçoit aucun secours (Carré 38).

.....

-29-

Ajoutons à cette série le cas suivant :

j) Louise Dominique, fillette noire de 6 mois. La mère est morte en couches, le père est apprenti à Porto-Novo. Une voisine sans mari élève tendrement ce bébé. Elle vend de la bouillie de maïs et en nourrit l'enfant. Cette femme dont la maison est très bien tenue, a 8 enfants de 5 à 12 ans. Elle gagne 1 Fr par jour (Madeleine N'Karé, Carré 203).

A propos du père apprenti, M. Jean Kokou, membre de la Commission municipale, qui me guide dans cette visite, me signale que l'usure accable les jeunes gens, quand ils s'établissent. L'un d'eux est menacé de saisie pour un prêt de 300 Frs. Le créancier en réclame 3.000.

M. Jean Kokou revient à la question des métis. Plusieurs sont dans une détresse pire que ceux qu'il m'a montrés. Ils doivent pourvoir eux-mêmes à leur nourriture et ne peuvent pas aller à l'école. Ils coupent du bois pour le vendre, ou vont chercher des huîtres pour s'en nourrir. Ils n'en trouvent pas tous les jours.

¹¹ *Sic*

Une femme sans mari en élève deux qui sont à elle et un troisième qu'elle a recueilli. Elle vend des choses au marché. Quand elle n'a rien vendu, on ne mange pas.

Il y a aussi les petits indigènes que leurs parents donnent, parce qu'ils ne peuvent pas les nourrir. Le père adoptif, pour les rendre, réclame 1.000 ou 2.000 Frs.

Nombreux sont les garçons et même les pères de familles sans travail, à Porto-Novo et à Cotonou. Il y a ceux que le père a promis en mariage et qui doivent cultiver pour leur futur beau-père jusqu'à 18 ans. Ils s'enfuient .../...

.....

-30-

et, s'ils ne trouvent pas de travail mènent une vie misérable.

Enseignement — L'école régionale, vigoureusement soutenue par le Délégué, M. PEUVERGNE, accepte le plus d'élèves possible : de 120 à 150 dans les petites classes, 50 ou 60 dans le cours moyen. Le directeur, M. LAFAIX, ne s'en plaint pas, au contraire.

Mme LAFAIX dirige l'école des filles et soigne leur éducation ménagère. Elle me montre sa meilleure élève, une protestante nommée Espérance. Espérance a quitté l'école et s'est mariée avec un employé de chemin de fer. Elle habite, à côté de ses belles-soeurs non évoluées, une case de ban, sans aucun confort. Chez les belles-soeurs, les calebasses encombrent le sol. Chez Espérance, une première pièce est garnie de fauteuils, d'un divan, d'une table. Au mur, des versets de la Bible et des calendriers. Sur la table, un journal de modes et le catalogue d'une manufacture d'Armes bien connue.

Espérance a une fille de six mois, vêtue non seulement d'une robe et d'un petit bonnet assorti, mais de chaussons de laine, d'une chemise et d'une culotte. La petite est toute parfumée à l'eau de Cologne. Sa maman la porte dans son dos. Si elle renonçait à cet usage, les autres femmes, dit-elle, feraient mourir son enfant.

Le mari d'Espérance gagne 250 Frs et remet toute sa paie à sa femme. C'est elle qui lui achète ses complets. Pour augmenter ses ressources, elle confectionne des robes et des bonnets d'enfants, elle peut faire cinq de ces parures, à la machine, dans sa journée, son bénéfice est de 2 francs pour chacune. Mais elle a peu de clientes et ne gagne guère que 50 Frs par mois.

.....

-31-

Son budget mensuel est le suivant :

Nourriture du mari, de la femme et d'une nièce qui aide au ménage (toujours l'enfant

prêtée) plus le bois, le pétrole, le savon etc. : 150 Frs

loyer: 15 Frs

(une case couverte en tôle vaudrait 25 ou 30 Frs, une case de pierre, 50 ou 75)

Blanchissage des draps, des vêtements du mari et

autres grosses pièces: 10 Frs

Total: 175 Frs

Le reste est pour les vêtements, les articles de toilette, l'embellissement de la maison et l'achat, tous les mois, d'un paquet de ciment. Quand ils auront assez de ciment, ils se construiront une maison.

Mme LAFaix a ainsi formé plusieurs élèves sinon aussi réussies, du moins très supérieures aux femmes de leur entourage.

M. LAFaix se réjouit de constater que ses élèves gardent confiance en lui, même après leur sortie de l'école. L'un d'eux instituteur et veuf depuis 5 ans, est venu lui demander conseil pour le choix d'une nouvelle femme, "qui puisse aimer l'enfant" que lui a laissé la première.

Service de Santé — Le médecin-colonel PAULIAC était souffrant, son assistant, le Dr. RONAN, pris par le recrutement. Une sage-femme me signale ce cas : un enfant se présentait mal, la matrone tire le bras et l'arrache.

Opinion d'un musulman — Abdoul Rhaman Sané, commerçant conseiller municipal, membre du Conseil des Notables et de la Chambre de Commerce, assesseur au Tribunal colonial .../...

.....

d'appel juge ainsi la jeunesse évoluée :

Parmi les jeunes gens sortis de l'école, les uns soignent leur femme et leurs enfants, d'autres les négligent, dépensent tout leur gain en vêtements et en "boisson", et même plus que leur gain, ou bien entretiennent une maîtresse et délaissent femme et enfants. Au début du mois, il faut payer les dettes. Ensuite, on achète à crédit des objets qu'on revend à perte pour se procurer de quoi manger. Les femmes vendent des articles de Paris au marché et doivent quelquefois nourrir leur mari qui a perdu sa place. Une femme seule se débrouille souvent mieux qu'une femme mariée.

Les filles de l'école courent trop souvent après les garçons au lieu de s'intéresser aux études. Mariées, elles demandent à d'autres hommes de subvenir à leurs besoins. 25% à peine sont sérieuses. De là, des querelles, des procès.

Devant le tribunal, se présentent beaucoup de femmes abandonnées, de femmes que leur mari ne nourrissait pas et qui l'ont abandonné. Autrefois, ce n'était pas comme ça. C'est la civilisation.

Les musulmans ont une école coranique pour l'arabe et vont tous à l'école régionale pour le français, garçons et filles. Mais, au contact des chrétiens, ils abandonnent souvent leur religion et les pères ne sont pas contents. Ils seraient très contents d'une école arabe-française. Ils en ont besoin.

ABOMEY - CALAVI

Enseignement — Ecole à classe unique.

.....

-33-

Les travaux agricoles (caféiers, maïs) intéressent les élèves, l'hostilité vient des parents qui préféraient plus de lecture et d'écriture. Mais l'instituteur considère ces travaux de culture comme très utiles aux enfants les 3/4 deviennent agriculteurs.

Une seule fille dans cette école. Elle égrène le café et le maïs et raccommode les vêtements des garçons, ce qui ne l'empêche pas d'arriver 2ème sur 60 en classe. Elle a 13 ans, c'est la fille d'un notable protestant. On fonde beaucoup d'espoir sur elle. 6 ou 7 autres filles entreront à l'école l'an prochain.

Maternité — La sage-femme et l'infirmière-visiteuse, élèves des Soeurs, semblent faire leur métier sans beaucoup de zèle. M. PEUVERGNE, qui m'accompagne, leur adresse un petit discours stimulant : il veut des progrès. Mais les pauvres filles semblent bien incapables de secouer leur apathie.

Mission catholique (filles) Cette mission est particulièrement destinée à la formation de religieuses indigènes. 13 ont déjà prononcé leurs voeux. La maison vit du travail des élèves : broderie, fabrication de cacao. Les sœurs pleurent misère : un bâtiment qu'elles construisent les ruine. Le Gouvernement devrait les aider, car elles font, disent-elles, œuvre sociale. On nous présente le chauffeur, qui a lui-même construit la chapelle.

Sur ces entrefaites, un camion de sable arrive : les filles vont le décharger. Elles sont là, une vingtaine, dont beaucoup de petites. Toutes vont s'y mettre "selon leurs forces, bien entendu"; je me demande combien de temps a duré la corvée.

.....

-34-

Le principe de la maison est d'apprendre aux filles ce que leur mère leur aurait appris et de les rendre au milieu indigène. Où donc est "l'œuvre" ?

Les pères de famille se plaignent qu'avec le mariage chrétien, ils perdent les dots.

Les soeurs recueillent quelques vieilles, qui sont et restent dénuées de tout :

- Pagne, pagne, réclament-elles.

- Prie le Bon Dieu qu'il nous envoie de l'argent, leur est-il répondu.

O U I D A H

Enseignement — M. LAFAIX dit le plus grand bien de l'instituteur indigène qui dirige l'école régionale de Brésil. Cet instituteur est marié à la sage-femme, que le médecin-chef a autorisée à donner, aux garçons comme aux filles, des cours d'hygiène pratique. Les élèves aiment ces leçons qui prennent un certain relief, données par une spécialiste, étrangère à l'école.

Mission catholique (filles) La mère supérieure, qui est à Ouidah depuis de nombreuses années, me parle de l'avenir des filles :

"Aux examens, dit-elle, ce sont les riches qui réussissent, quand elles deviennent sages-femmes, elles ont trop d'argent et le gaspillent. Les pauvres se font dactylographes, couturières, bonnes d'enfants (65 Frs par mois) ou marchandes. Elles confectionnent et vendent des robes d'enfants et des bonnets. Celles qui vendent la bouillie de maïs se font 10 Frs par mois. Encore ces marchandes .../...

.....

-35-

doivent-elles faire crédit, et souvent ne sont pas remboursées.

Il n'y a pas de situations convenables pour les filles instruites. Elles prennent un mari pour être nourries et font quelquefois de bonnes ménagères, dont le ménage reste uni. Mais trop souvent, elles font du commerce, ce qui leur rapporte jusqu'à 500 Frs par mois, mais les entraîne à voyager plusieurs mois par an.

Les locaux de cette mission sont très délabrés. On me montre des classes, mais on s'excuse de ne pouvoir me montrer le dortoir, qui est en réparation. Je jette une

coup d'oeil par la fenêtre, je ne vois nulle trace de réfection, mais des nattes alignées les unes contre les autres, des vêtements pendus en désordre sur une longue corde, des vases de nuit à l'abandon.

Le Commissaire de Police me dit que presque toutes les prostituées de Ouidah (qui sont nombreuses à cause du camp de tirailleurs) sont d'anciennes élèves de la mission. Les élèves de l'école régionale, bonnes ménagères se marient. Les filles des Soeurs ne savent que broder.

Industries locales — Pas d'industrie féminine à Ouidah.

A signaler que les bijoutiers, pour graver les moules dans lesquels ils couleront l'or, utilisent les os de seiches. Ils prennent malheureusement leurs modèles dans les catalogues de nos grands magasins.

Quelques intérieurs

a) Un grand commerçant. Maison en dur. Salon avec fauteuils de marqueterie, coussins de velours, horloge peinte, genre ancien, agrandissements de famille. Arrive un frère plus "indigène", il s'assied à l'écart et je suis obligée de l'inviter à prendre place près de nous. Longue .../...

.....

salle à manger avec trente chaises et la table qui convient. Au bout de cette pièce s'ouvre une petite chambre avec le tombeau du père, croix et objets fétichistes. "Il dort là" dit le maître de la maison, de l'air le plus gai.

Je demande à voir l'épouse. Il y en a plusieurs. Un nombre qu'on ne veut pas avouer. On nous promène rapidement dans plusieurs arrière-cours, sur lesquelles donnent de petites chambres. Au bout du compte, on ne nous montre rien : ces dames sont en voyage.

b) Les descendants de Souza qui vinrent¹² du Brésil en 1848. Maison bourgeoise, abandonnée, où quelques femmes sont assises sur des nattes. Portraits en pied des chefs de la famille. Chambre funéraire avec le lit Louis Philippe de l'ancêtre. Le maître de maison reçoit dans l'antichambre, meublée en salon dans le même style.

c) Une concession. Nous sommes chez le plus grand féticheur de Ouidah, Paténon. Il ouvre une caisse et en sort une très belle faïence de Nevers, des quinquets de cuivre, les restes d'un rideau de brocart. Ces objets ont été offerts à son ancêtre, Paté, vraisemblablement au XVIIème siècle, par le premier blanc (un Portugais) qui débarqua sur la côte. Paté, en agitant son pagne, l'avait invité à aborder. Et voici le pagne, précieux lambeau, orné de beaux dessins. La population reconnaissante voue un culte à celui qui attira sur elle la fortune. L'héritier de cette tradition a le torse nu, barré d'un pagne, comme son ancêtre. Tout cela est profondément émouvant. Devant les voisins rassemblés, le vieux qui voit en moi l'envoyé, vers lui, du Gouverneur général, me prie de lui exprimer sa gratitude pour la visite qui lui est faite. Je lui dis la gratitude des Blancs, pour la piété qui entoure le souvenir du Portugais.

.....

¹² Version originale: vint

Il convient de noter que cette famille ne cherche nullement à exploiter les reliques, qu'elle possède. Tout était ficelé dans un pagne, et personne n'en voyait rien. Un administrateur a offert la petite caisse où elles sont enfermées. Elles seront envoyées à l'exposition de Cotonou. Le récit de l'arrivée du premier Blanc a été recueilli par cet administrateur, je m'en suis fait remettre une copie. C'est un texte excellent, qui pourrait prendre place, en l'honneur de Paté, dans le livre consacré aux africains célèbres.

ALLADA

Service de Santé — Les femmes se font peu soigner, sauf pour le pian et les troubles gynécologiques. Mais elles viennent beaucoup pour leurs enfants.

Les maris les forcent à venir accoucher à la Maternité, fût-ce de 30 Km. Ils les accompagnent et les remettent à la sage-femme.

Elle fait en moyenne 16 accouchements par mois. Ceux d'Allada à domicile, ceux de brousse à la maternité.

50 à 60 femmes suivent la consultation des nourrissons. Malheureusement, elles échappent à la surveillance pendant les 3 premiers mois au moins et 5 mois parfois. Car elles ne doivent ni sortir, ni voir personne.

La sage-femme est une métisse. Le livre des pesées atteste que ses consultations sont bien suivies. Ce livre des pesées en usage au Dahomey est excellent. Il suffit de le feuilleter pour juger des succès de la consultation des nourrissons.

La maternité est bien aménagée : salle des accouchées (11 places) avec lits et berceaux de bois. A la tête du lit est fixée une étagère, commode pour les soins. Salle de travail, salle d'accouchement, case d'isolement (2 places), salle pour les bébés malades, salle d'hospitalisation avant l'accouchement (8 places) : les femmes viennent souvent 15 jours ou 1 mois à l'avance.

L'infirmière-visiteuse semble également s'intéresser à sa tâche. Elle atteint difficilement les femmes de brousse, qui sont trop éloignées.

Le dispensaire manque de médicaments et surtout de quinine.

Enseignement — Les enfants viennent d'eux-mêmes à l'école. On y voyait des filles avant l'arrivée des Sœurs. Il n'y en a plus que deux, filles d'instituteurs.

Selon M. DO REGO, directeur, les garçons s'intéressent aux cultures et les parents cherchent à savoir si leurs fils apprennent du nouveau, car pour faire comme les parents, il serait inutile d'aller à l'école.

Seuls, les enfants d'étrangers et de fonctionnaires songent aux écoles supérieures. Les 3/4 des élèves seront agriculteurs. Chacun soigne son caféier. Les champs sont entourés de sisal et les enfants apprennent à faire des cordes.

La menuiserie plaît, elle est enseignée par des artisans bénévoles. De même le tissage, avec une technique nouvelle. Mais c'est un pur exercice d'habileté car il n'y a pas de coton dans la région.

.....

Mission catholique (filles) 200 élèves, dont 63 internes qui paient 35 Frs par mois. Belles classes, dortoir à 3 rangées de lits (planches élevées sur des pieds de ciment, pas de moustiquaires) on y brûle de l'encens tous les matins. Les vêtements sont dans une pièce spéciale, sous un rideau.

Cuisine indigène préparée par les élèves.

Couture "qui procure de bonnes positions".

Les Soeurs ne sont à Allada que depuis 3 ans et n'ont encore présenté aux écoles de Dakar qu'une seule élève, qui a été reçue.

Elles déplorent que la coutume de marier les filles de force les mette au pouvoir de non-évolués, qui les ramènent à la vie ancienne.

Le Marché d'Allada — Beaucoup de marchandes de peu de choses, peu d'acheteurs.

Parmi les objets d'importation : pipes (pour les femmes), peignes, cuillères, pommade, savon, craie, cadenas, ciseaux,¹³ sels d'Epson, bleu à linge, poudre de riz, fil, carnets de notes.

Objets de fabrication indigène : poteries dont beaucoup sont rituelles, objets votifs en fer noirci, lampes faites avec des boîtes de conserves, accessoires de féticheuses, pochoirs en fer blanc pour la décoration des murs.

Le facteur passe et distribue des lettres.

Justice — Très peu de divorces. Beaucoup d'adultères. On donne 5 mois de prison aux femmes, 6 aux hommes considérés par les assesseurs comme auteurs responsables.

Les assesseurs estiment ces punitions insuffisantes. Le tribunal colonial d'appel les réduit à 1 et 2 mois.

Chez les Aizos, la coutume de l'échange amène des palabres compliquées. Il arrive qu'une femme ne sache pas à qui elle est mariée. Une légère tendance à compenser le don de la femme par une somme d'argent, commence à se dessiner. Mais les femmes mettent un point d'honneur à être échangées contre des femmes.

Ce sont elles qui portent les affaires matrimoniales devant le tribunal. Les hommes préfèrent éviter le blanc, qui, disent-ils, ne sait pas régler ces questions là.

Prison — Allada a une prison de femmes, la première que je rencontre. Cellules propres. Dans la cour, un petit enclos pour la douche, W.C. Cette prison est vide.

Intérieurs indigènes

a) Chez un chef de canton mort récemment : sa case de réception, construction moderne, décorée de blanc et de rouge, avec perron genre "résidence". Fauteuils, coussins de velours. Son appartement privé est dans une autre cour, et fermé. Plus loin encore, le logis de ses femmes. Elles sont assises à terre, toutes ensemble dans la même chambre, selon la coutume du deuil. Elles portent des vêtements noirs, car elles sont chrétiennes. Il y a un crucifix au mur et un fétiche à la porte. Des enfants nus et sales traînent dans les cours.

b) La famille du chef de canton de Koulo-Djibodé : Akplogan

¹³ On garde ici la même présentation typographique que Mme Savineau utilisa dans son Rapport.

Construction moderne, de forme indigène. Chez les femmes : taras et calebasses. Au milieu de la cour, un toit de tôle abrite le foyer.

Les enfants, mêmes mariés, ont leurs logis sur cette même cour. Akplogan a 11 enfants, sur lesquels il est intéressant de s'arrêter.

.....

-41-

1 — Henri, 38 ans, élève des Pères, refuse d'être prêtre. Fut commis expéditionnaire, puis planteur. Marié à une femme inculte. Logis de 2 pièces : dans la première une table avec nappe sale, et des fauteuils. Dans la 2ème un bébé de quelques jours, seul et nu sur un tara.

2 — Hounyo (fille) 32 ans, n'a pas fréquenté l'école. Hounyo a refusé le mari que lui proposait son père et s'est mise au commerce. C'est une belle fille, intelligente et simple, vêtue à l'indigène, avec goût. L'écharpe de peluche olive qui lui serre les seins est assortie au pagne à palmes vertes qui l'enveloppe, et au foulard de soie qui couvre ses cheveux. Sa chambre est meublée d'un lit européen, que dissimule un grand paravent fleuri. Une table garnie d'un napperon très propre, d'objets de toilette bien rangés. Une carte postale, dressée sur un support de nickel, représente deux amoureux, blancs et roses, prêts à s'embrasser. "A mon joli démon" dit la légende. Mais Hounyo ne sait pas lire. Elle se mariera selon son coeur bientôt.

Elle m'explique son commerce : Elle achète du manioc à Savalou, des haricots à Djougou, y vend des articles de traite achetés à la côte (étoffes, bols, cuvettes) et inversement. Elle voyage par chemin de fer et camion, avec cette cargaison, qui pèse

de 3 à 6 tonnes et dont le transport lui coûte 100 Frs la tonne. Le voyage aller et retour en camion, jusqu'au chemin de fer, coûte 175 Frs.

Ses prix d'achat et de vente sont les suivants :

	- achat en gros -	- vente au détail -
	_____	_____
Etoffes	100	132,50
Cuvettes.....	30	36
Farine de manioc.....	35 (le sac)	65
.....		

-42-

(suite)	- achat en gros -	- vente au détail -
	_____	_____
Haricots	50	115
Ignames	1.000 (les 500 Kg)	1.500

Les denrées alimentaires pourrissent quelquefois en route, et lui occasionnent de grosses pertes.

Hounyo peut faire 3 voyages par mois. Elle ne peut pas dire quel est son bénéfice moyen, car elle entretient beaucoup de ses parents, et notamment ses jeunes frères encore étudiants.

Elle regrette de n'avoir pas été à l'école.

Après Hounyo, la famille Akplogan se compose de :

3 - Bruno, 27 ans, élève de l'école (cours moyen) s'est engagé, est secrétaire d'un chef de canton, il s'est marié à son gré.

4 - Valentin, 22 ans, élève de William Ponty¹⁴ (a fait le voyage à l'exposition)

instituteur stagiaire à Savalou.

5 - Baïnon (fille) 21 ans. Mariée à son gré. "Ça a fait un peu de bruit". Le mari était

chef de gare. Il est devenu planteur.

6 - François, 21 ans, sorti de William Ponty (administration générale) actuellement au

service militaire. Célibataire, un enfant dont Valentin s'occupe beaucoup.

7 - G'Banti (fille) 20 ans, mariée à son gré au fils d'un chef de Canton, "on n'en a rien

dit".

.....

-43-

CHECKED TO HERE

8 - Georges, 19 ans, s'est fait renvoyer de l'école régionale de Cotonou pour avoir dit :

Les fils de chefs ne travaillent pas. S'occupe des caféiers de son père. Marié par son père.

9 - Jules, 18 ans, élève de l'école puis chauffeur de son père, Marié par le père.

10 - Pierre, 18 ans, élève de l'école, puis secrétaire particulier de son père, célibataire.

¹⁴ l'Ecole normale William Ponty au Sénégal (actuellement l'école de formation d'instituteurs - l'EFI - William Ponty à Kolda)

11 — Pierrot 17 ans, fait les commissions.

On voit nettement que, si les aînés privilégiés se libèrent, les jeunes demeurent asservis.

Opinion d'un frère du chef Akplogan

En l'absence du chef de famille, son frère donne l'opinion des anciens :
Les choses vont de mal en pis. Le respect se perd. Les filles refusent les maris choisis par leur père. Autrefois, elles les acceptaient et étaient contentes.

Les garçons ne veulent plus cultiver les caféiers. Ils vont à Cotonou, se faire manoeuvres ou employés, gagner de l'argent, acheter des choses. On ne peut plus les corriger : pour une gifle, ils vont se plaindre à la Résidence (le Commandant de cercle ne avait jamais vu un tel cas). Pourtant, les garçons de 15 ans, ont besoin de coups de chicote. Si ça continue, l'Administration aura des difficultés.

.....

-44-

Les féticheuses — J'ai pu entrer dans la cour d'un couvent de féticheuses et les photographier. Mais je n'ai rien appris qui ne soit connu. Sous le prétexte de recharger mon appareil, j'ai demandé à entrer dans une case, on m'a introduite dans la cuisine, les autres locaux étaient interdits.

Puis, sur la place, ces femmes, jeunes et vieilles, richement et curieusement vêtues, ont dansé. Il y avait parmi elles, un homme et deux garçonnetts, vêtus de costumes féminins. Les danses sont savantes et supposent un entraînement sérieux. Les femmes distribuèrent des kolas aux assistants qui reçurent ces dons à genoux.

Le chef nie que les féticheuses aient la liberté sexuelle, à quelque moment que ce soit.

Le Commandant de Cercle, signale, comme un fait sans précédent, qu'une femme a porté plainte contre un féticheur qui voulait l'épouser.

Ecrivains publics — La plainte était présentée par un écrivain public. De plus en plus, les illettrés usent de ce moyen. Ils paient 30 Frs en moyenne, pour une requête que l'agent envoie par lettre recommandée. Il y a à Allada, 4 agents déclarés et des clandestins. Le Commandant de Cercle estime leurs recettes à 2.000 Frs par mois. Ils présentent les fait d'une manière fort dramatique et qui après examen, s'avèrent devoir plus à leur imagination qu'à la réalité. Nul doute qu'ils poussent les gens à plaider.

Ils se prêtent à la rédaction de lettres anonymes.

.....

-45-

Villages de Guézin

Sur la lagune, vers Grand Popo. Curieux villages de pêcheurs, entassés dans un étroit espace. Ils semblent aisés et ont beaucoup d'enfants très vivants. Un missionnaire est établi dans les environs.

ABOMEY

La vie indigène, m'a-t-on dit, est la même à Abomey qu'à Allada. Je n'en ai pas recommencé l'étude.

Service de Santé — Un médecin remarquable, le Dr. Belloc. Il connaît non seulement les maux de ses hospitalisés, mais leur vie. Il les traite avec douceur, il a des mouvements spontanés d'affection envers les enfants.

Il me donne d'intéressants détails sur la médecine indigène :

Les chefs les plus évolués, même ceux qui sont allés en France, ont confiance dans les remèdes du pays. Et ils n'ont pas absolument tort. Il existe une véritable science médicale dahoméenne et ceux qui la pratiquent ne sont pas tous des charlatans. L'un d'eux est remarquable par son sens de l'observation. Il amène au dispensaire les malades qu'il ne peut soigner, écoute la consultation, questionne, demande une balance pour doser ses médicaments. Ces guérisseurs sont appelés de fort loin, on paie leur voyage, on les comble de cadeaux. Ils provoquent d'ailleurs des accidents en administrant des doses trop fortes.

Autre danger : les médicaments européens vendus dans le commerce. Ils sont frappés de droits de douane très lourds, et cependant les indigènes en achètent beaucoup. Certains sont dangereux : calomel, élixir parégorique. Les explications qui les accompagnent sont souvent rédigées.../...

.....

-46-

en anglais. En outre, les indigènes achètent sur le marché des drogues dont ils font un usage inattendu : ils boivent le crésyl avec le mentholatum, onguent pour friction. Ils fabriquent des pilules. La shasharin, destinée à l'usage externe est donnée aux nourrissons contre la diarrhée : 2 morts s'en sont suivis. On vend l'huile de ricin au litre : une femme enceinte en absorbe 225 gr. d'un coup et manque d'en mourir. Cela discrédite nos médicaments.

Maternité — La sage-femme, Mme MARTIN, est une "princesse" fon, catholique.

Elle réussit bien chez les gens simples, mais l'accès auprès des femmes de chefs lui est très difficile. Ils voudraient, pour elles, une consultation particulière. Ils exigent que le médecin vienne lui-même les voir à domicile, avec une infirmière étrangère et non avec cette femme de leur race et de leur rang.

La personne qui vient donner des soins chez eux perd un temps infini en attente, à chaque porte.

En proportion de sa population, Abomey a moins d'accouchements que les centres de brousse, à cause de la coutume fon, qui réserve aux membres de la famille d'accès auprès des parturientes. On apporte cependant la femme à la Maternité quand l'accouchement est trop long, car si la mère et l'enfant périssent, il faut extraire l'enfant et l'enterrer à part, et le fossoyeur demande 300 Frs pour cette opération.

Dans l'ensemble la Maternité est en grand progrès. Le nombre des accouchements de 1937 a dépassé de 80 celui de 1936. Celui des consultations est passé de 9.000 à 20.000 en deux ans. Le docteur emmène en tournée ses .../...

.....

-47-

4 jeunes enfants, dont la présence attire et amuse les femmes. En dernier lieu, il a été pratiqué 53 accouchements en un mois. C'est trop. Une sage-femme n'en peut raisonnablement assurer que 40.

L'accouchement à domicile est très pénible. La femme étant à terre, la sage-femme doit s'agenouiller. Elle manque d'eau chaude, de lumière. Elle souffre de la chaleur et de la fumée, car la coutume exige un feu dans la case. S'il survient un

accident, elle manque du nécessaire. Elle est en outre trop longtemps immobilisée. A la maternité, elle peut suivre 2 ou 3 femmes à la fois.

L'usage du forceps, qui sauve la mère et l'enfant frappe beaucoup de familles. Les sages-femmes ne sont malheureusement pas toutes munies de ce simple instrument. Il leur arrive en brousse, de mutiler la mère en voulant sectionner le crâne de l'enfant.

L'enfant, jusqu'à 3 ans, est bien soigné dans la famille. Du moins, les intentions sont bonnes, et les erreurs pas plus graves qu'en France. Beaucoup de mortalité, causée par la syphilis et par les maladies infantiles que les parents ne signalent pas parce qu'ils n'en voient pas le caractère épidémique.

Il n'y a pas d'infirmière-visiteuse à Abomey. D'une manière générale, le Dr. Belloc juge leur valeur insuffisante. Il les voudrait bien choisies et dirigées par une européenne stable. Quelques infirmières-visiteuses indigènes sont "épatantes" et obtiennent de très beaux résultats.

.....

-48-

La question des matrones n'est pas au point : les payer 200 Frs, c'est trop, si elles se font payer, trop peu si elles sont gratuites.

Les chefs de quartier, ne sont d'aucune aide, à Abomey, pour le service "femmes enceintes et nourrissons".

Les distributions de vêtements aux bébés n'ont pas grand effet, car même les plus pauvres reçoivent, de leur famille, non pas un simple boubou, mais toujours le bonnet assorti et les chaussons. A l'occasion d'une fête, 400 boubous avaient été

préparés. 500 femmes sont venues, toutes ont été mécontentes. Il faudrait essayer de donner, en brousse, des pagnes. Les distributions de savon n'ont aucun succès.

Enseignement — Ecole rurale dirigée par M. PICQUET.

Mme PICQUET a la classe des filles. C'est une ancienne employée des Postes, dont le caractère semble s'être aigri derrière le guichet. Elle parle de ses élèves avec mépris et une sorte de rancune. Elle dit à Mme BARTEL, femme de l'Administrateur : "les indigènes me dégoûtent".

C'est à cette personne qu'est confié le petit orphelinat des métis, dont nous avons dit plus haut combien il est insuffisant.

Mme PICQUET a récemment demandé au Conseil d'administration de l'Orphelinat une machine à coudre, qui a été jugée fort peu utile, sinon à la directrice elle-même : "Nous avons trop de crédits" a-t-elle déclaré, et le médecin s'en est étonné car Mme PICQUET, quelques jours plus tôt manquait d'argent pour acheter du lait à ses pensionnaires. L'orphelinat des métis du Dahomey a certes besoin d'être développé, mais non sous l'égide de Mme PICQUET.

.....

Mission catholique (filles) — 175 élèves et garderie. Cet établissement est nouveau.

Les Sœurs disent que leurs élèves n'aiment ni la couture ni le ménage et détestent la culture.

Filles volées ou sacrifiées? Grave affaire de fillette disparue : la jeune Télé Akapovi.

Le Commandant de Cercle M. BARTEL, m'en a longuement entretenue, sans me

donner plus de renseignements qu'il n'en a fournis à l'autorité supérieure. L'enquête dit-il, démontre que les rapt de fillettes sont fréquents et que les ravisseurs vont les vendre au Togo, sous couleur de mariage et de dot. Je n'ai certes pas pu, en passant, éclaircir le moins du monde une aussi grave affaire. Il m'a semblé seulement que M. BARTEL raisonnait mal, en concluant du zèle du chef de canton Justin Aho à enquêter sur cette affaire, à l'innocence de ce chef. Car on peut enquêter de manière à égarer la justice.

2ème PARTIE — H A U T - D A H O M E Y

P A R A K O U

Race Bariba. Les femmes Bariba, comme les Dahoméennes préparent de la nourriture, qu'elles vendent. Elles ne s'installent pas au marché, mais au coin des rues, avec tout leur attirail : Calebasses, fourneau, canaris. Les .../...

.....

-50-

beignets rissolent devant le client. Commerce actif, car Parakou est traversé par beaucoup d'étrangers qui vont en Gold-Coast.

Ce passage provoque beaucoup de prostitution.

Quelques familles : Elles sont du type patriarcal.

a) Cultivateurs. Le père est mort. Une longue case pour la mère et ses filles (la femme mariée vient accoucher et allaiter au logis paternel). Cette case est partagée en deux, dans sa largeur, par un mur. Une ouverture, très petite pour être aisément bouchée en cas d'incendie, permet d'entrer dans la pièce arrière, qui renferme les provisions. Les vieilles y couchent pour avoir plus chaud.

Dans la première pièce, les jeunes préparent des mets variés.

La case des garçons se compose de plusieurs chambres, ouvrant toutes sur la cour, et sans communication entre elles. Elles mesurent 2m x 2m environ.

L'une de ces logettes est habitée par un ancien tirailleur, marié. Lit à rideaux, pantalons pendus sur une corde. Une grande affiche de cinéma au mur.

Les deux autres cases, occupées par des non évolués sont nues, sauf pour quelques Calebasses, dans l'une d'elles où il y a une épouse.

b) Bignon, reine des Peulhs. C'est une grosse petite femme, aux cheveux blancs, presque ras, à l'air assez auguste. Elle a le teint clair, mais non le type peulh.

Elle me reçoit, étalée sur une chaise longue. Elle porte une robe de satin broché, rose, garnie de dentelles. Un casque est posé sur ses genoux.

La case est ronde et vaste, en banco, avec toit de .../...

.....

bans. Des dessins qui paraissent symboliques ornent les murs. On me dit qu'un marabout les a dessinés et que ce sont de simples ornements.

Bignon me donne quelques détails sur la coutume. La fille aînée, dit-elle, compte plus que l'homme. On lui donne une dot de valeur. A défaut d'homme capable, elle prend le pouvoir.

Les sujets de Bignon habitent, autour d'elle, des cases de modèle Bariba. Rien ne s'y retrouve des belles installations des nomades.

c) Domedeos Martin, employé de l'administration, loue une chambre, au premier étage, au-dessus de la boutique d'un Syrien. Je n'ai pas vu cette chambre. Domedeos est venu me voir pour m'expliquer son embarras : il servait à Porto-Novo, et gagnait 7 Frs par jour : 190 Frs par mois, au plus. Avec une femme, une mère, deux enfants et un petit boy, il eut fallu 400 Frs. Ce père de famille a demandé la brousse, pour avoir la vie moins chère. Mais sa femme, ayant un bébé, doit rester chez sa mère, à Ouidah, il faut entretenir ainsi deux ménages. A 32 ans, Domedeos n'est pas encore titularisé, faute de place, dans les cadres, lui dit-on.

Service de Santé — Dr. TABURET. Le Commandant de Cercle le dit peu zélé. Aurait refusé d'être logé près du dispensaire pour ne pas être dérangé la nuit.

A la consultation, me dit le Dr. TABURET, beaucoup plus d'hommes que de femmes, beaucoup plus de jeunes (8 à 12 ans surtout) que de vieux. Dans les consultations de brousse, presque rien que des gamins, amenés par ordre. En tout, 6.000 consultations en 1936, 13.000 en 1937.

.....

Maternité — 2 sages-femmes dans le secteur, dont une à Parakou : 6 Matrones.

Les accouchements se font à domicile. La sage-femme souvent appelée trop tard, sauf quand la délivrance se fait attendre. Seules les femmes venues de la côte appellent la sage-femme. Jusqu'à ces derniers temps, aucune Bariba ne l'avait fait.

Au total, 19 accouchements au plus, 8 au moins par mois.

Les matrones, elles aussi, sont appelées après l'accouchement. Aussi, ne peuvent-elles pas faire la liaison complète (avant, pendant, après) qui leur a été demandée. Elles se contentent d'avertir quand elles sont appelées elles-mêmes. Les 5 Frs qui leur étaient promis ne leur sont donc pas donnés.

Une pièce pour les accouchées. Elle est occupée par des malades. 4 accouchées seulement (cas graves) ont été hospitalisées dans l'année.

Dans une salle de consultation, le médecin-auxiliaire, sage-femme et l'infirmière-visiteuse, (tous trois dahoméens) sont rassemblés autour d'une femme. Etrange impression de somnolence. Le médecin européen ne sait rien du service. Je demande le registre des pesées, je n'y trouve que quelques vagues pointages, qui ne correspondent pas aux indications portées en marge, et qui attestent qu'après deux ou trois visites, les mères cessent de présenter leurs enfants.

La sage-femme dit avoir accouchée des femmes de gardes, mais jamais de femmes du village, à moins qu'elles ne soient mariées à des hommes de la côte. Chez les autres, quand la matrone appelle, elle a déjà coupé le cordon.

L'infirmière-visiteuse obtient depuis peu, que quelques femmes bariba se laissent examiner.

.....

Enseignement — Ecole élémentaire. Recrutement facile. A la rentrée, 40 candidats, on en garde 30, règlementairement. Ce sont les plus jeunes qui sont éliminés.

L'instituteur est un dahoméen. Les cahiers de ces élèves sont bien tenus, mais révèlent peu de travail personnel.

La culture scolaire plaît, dit-il, aux parents et aux élèves. Pourtant, sortis de l'école, les jeunes gens se mettent plutôt au commerce.

La monitrice, une dahoméenne morne, enseigne aux filles la cuisine, la couture, le ménage, le lavage. Cuisine du pays, vendue au profit de la Mutuelle : Mouchoirs et napperons brodés, ayant même destination : les fonctionnaires les achètent :

Mouchoirs : 1 Fr.

Napperons : 2 Frs.

Ils sont laids, mais représentent un long travail, les napperons surtout.

L'instituteur me paraît considérer la Mutuelle comme une entreprise commerciale dont la main-d'œuvre serait à peu près gratuite.

Puériculture Les filles vont à la maternité par groupes de 10 (3 groupes). Elles y apprennent les noms des objets (biberon, teinture d'iode). Elles assistent aux pesées et pèsent elles-mêmes, quelquefois. Elles regardent faire les pansements.

Opinion d'un vieux chef — Ce chef est un vieux bouffi, sale, couvert de grigris et enturbanné. Il se fait éventer pendant qu'il me parle.

.....

Il y a dit-il, du mécontentement. Les gens qui n'étaient rien font des ennuis aux chefs. Au lieu de se courber à terre, on l'injurie, on lui prend sa femme. On a osé assassiner son propre fils, en 1936 (ce fils abusait de son pouvoir).

Les administrés ne considèrent plus leurs chefs, ce sont les Français seulement qui les considèrent. Pour l'homme de village, c'est le blanc qui est le chef.

Autrefois, tous donnaient au chef, maintenant, c'est l'Administration qui prend tout.

Il approuve le dispensaire et l'école, même pour les filles qui deviendront, me dit-il, des femmes comme moi.

Mais à l'école, on cultive trop, et il est bien vrai que l'instituteur doit trop s'appliquer à faire produire la Mutuelle. Il faut d'abord étudier.

Opinion de l'interprète: C'est un musulman pas très jeune, sensé et qui paraît dévoué. Elève de l'Ecole régionale. Il a plusieurs femmes et sa situation lui permet de bien vivre.

Sa fille va à l'école, car elle doit être instruite, apprendre le ménage, l'hygiène surtout, et épouser un garçon instruit. Mais il ne désire pas qu'elle devienne fonctionnaire. Les ménages de fonctionnaires sont souvent en désaccord, les femmes se conduisent d'une manière qui ne convient pas à une musulmane : elles transgressent la religion, et trompent facilement leurs maris.

Il sera heureux de voir ses fils s'élever plus haut que lui.

NIKKI

Population Bariba, mais plus primitive que celle de .../...

.....

Parakou. Les mortiers sont de simples tronçons d'arbres, dans lesquels on a creusé un trou. Cases rondes, aménagements pour suspendre les objets. Désordre et abondance (du moins apparente).

Chez le chef, grande case, avec demi-mur de séparation, derrière lequel une natte épaisse est étendue. Gourdes contenant des remèdes indigènes (à vendre probablement). Stock de bouteilles (apéritifs), armes.

Sa première femme règne sur une grande cuisine, avec soupentes pour les réserves.

Dans la cour, un dispositif spécial, couvert d'un toit pour fumer la viande.

Les femmes font brûler des os, les réduisent en poudre, en forment de petits pains : on s'y frotte les doigts pour que le fil y glisse plus aisément.

Maternité — Une sage-femme d'allure solide, qui occupe le poste depuis 7 ans. Elève des Soeurs de Porto-Novo. Elle répond sans timidité et fort intelligemment, à mes questions.

Les femmes Bariba en travail se cachent, dit-elle, et les matrones ne veulent pas les signaler. Le précédent chef de Subdivision, à chaque morti-natalité dont il avait connaissance, faisait appeler les parents et les sermonnait. Cette action, et celle qui a été menée au village, auprès des femmes, donne peu à peu des résultats, il faut persévérer et le succès viendra.

En Novembre, 8 femmes ont demandé la sage-femme avant l'accouchement, 72 viennent à la consultation des nourrissons.

Deux jours sont réservés à la visite de trois villages extérieurs. Il faut garder un étroit contact, sinon, il y a régression. Une salle d'hospitalisation serait utile.

.....

-56-

Avec le temps, l'on obtiendrait que les femmes y viennent.

Opinion d'un assesseur — Ici, comme à Parakou, les notables se plaignent : les gens qui n'étaient rien ont pris de l'importance.

Quant aux cultivateurs, ils vivent bien, si leur famille est nombreuse et cultivée en commun, une petite famille ne peut que payer l'impôt et se nourrir.

Les jeunes gens vont beaucoup, en Gold-Coast ou en¹⁵ Nigéria et reviennent joyeux, avec de l'argent qui réjouit leur famille, ou bien, ils ne reviennent pas.

Les filles, même fiancées, suivent quelquefois les jeunes gens qui partent et reviennent sans s'être mariées, mais avec un enfant. Le père les reçoit. L'enfant sevré, il propose le mariage avec le premier fiancé, parce qu'ils ont honte d'avoir reçu les cadeaux. Souvent la femme accepte. L'enfant va chez son père naturel, ou bien les grands-parents maternels le prennent.

Rien de nouveau dans la culture. Seul le kapock est nouveau. Il est de bon rapport et tous s'y mettent. Des enfants gagnent 50 Frs, des femmes 100 Frs, des hommes 150 Frs par saison. Les enfants donnent leur gain au père, les femmes gardent le leur.

D J O U G O U

Enseignement — Bonne volonté pour la fréquentation de l'école. Mais les enfants de brousse, même fils de chefs, ne sont pas entretenus par leurs parents; il faut les leur rendre.

.....

-57-

Service de Santé — Le médecin européen est très content, de la sage-femme et de l'infirmière-visiteuse. 3 matrones attirées. Pendant un an, on n'a pas eu d'argent pour les payer. Une seule est restée dévouée.

Les femmes de Djougou n'aiment pas accoucher aux mains d'une étrangère. C'est la mère ou la grand'mère¹⁶ qui les assistent. Pas de Maternité, d'où action difficile.

Au dispensaire, la population de Djougou vient spontanément. En brousse même la vaccination n'est pas encore acceptée.

Justice — Dans tous les jugements, un originaire de la côte est impliqué.

En 1937, 17 jugements répressifs : 3 adultères,
2 coups et blessures,
12 vols (gens de la côte ou du Togo).

¹⁵ *sic* Voir note 6

¹⁶ *sic*

Exode vers la Gold Coast et la Nigéria¹⁷ 30% des jeunes gens de 20 à 40 ans.

Beaucoup reviennent. Ils font dans les colonies anglaises le portage du cacao et gagnent de 1\$ à 1\$½. Ils ne vont pas au Dahomey. Les rafles de jadis ont provoqué une haine qui n'est pas éteinte.

K A N D I

Enseignement — Instituteur dahoméen, intelligent et dévoué. Ecole de 3 classes, une 4ème est créée. Les familles la désiraient, 150 candidats nouveaux.

L'enseignement rural plaît. Les cultures de l'école réussissent mieux que celles du village, et chacun le voit,

.....

-58-

le chef principal vient de se rendre compte, il fait de la propagande. Malheureusement, les chefs de brousse sont trop loin pour que la même influence s'exerce sur eux. L'idée d'une petite exposition de produits, (que je lui soumets), séduit l'instituteur.

Les cultivateurs de Kandi font de grosses palabres, où ils discutent nos méthodes de cultures. Il les adoptent peu à peu : manioc, démariage du mil et du coton, fumier.

Un beau champ de coton frappe l'instituteur. Il s'enquiert, un de ses élèves dirige les cultures de son père.

¹⁷ *sic* Voir note 6

Les études plaisent aussi. Les garçons désirent avant tout être fonctionnaires, mais retourner aux champs ne leur déplaît pas.

Il faut une certaine pression pour avoir les filles à l'école. Elles sont 30, réparties parmi les garçons. Elles les suivent avec un peu de retard.

Une classe ménagère va être ouverte. Le recrutement sera plus facile, car les parents commencent à comprendre quels services elles leur rendront si elles savent coudre.

En brousse, l'action sera plus lente. Dès 9 ans, les filles vont ramasser le karité.

La monitrice femme du directeur, a été élève sage-femme à Dakar. Elle prend les filles chez elle où elle les initie. Elle ne les envoie pas au dispensaire, c'est perdre trop de temps, et l'enseignement n'est pas assez pratique. Elle les fait venir auprès de ses 4 enfants, pour assister à leur toilette et y aider. C'est fort bien, s'il y a véritablement enseignement et non usage des élèves comme domestiques.

.....

Aucune des filles de l'école ne veut devenir sage-femme. Ce ne serait d'ailleurs pas possible; seules les urbaines peuvent passer le C.E. et se présenter à l'E.P.S. A Kandi, les enfants n'entrent à l'école qu'à 9 ou 10 ans.

Sorties de l'école, les filles de Kandi préfèrent épouser des dahoméens. L'ouverture d'un cours d'adultes va combattre cette tendance. Les élèves y viennent nombreux : 52 réguliers, 80 inscrits. Même quelques vieux sont assidus. Tous veulent surtout apprendre le français, et le calcul. Mais un tel enseignement n'est pas incompatible avec l'exposé de notions d'agriculture et d'hygiène.

Service de Santé — Pas de salle pour les accouchées. En décembre, 4 accouchements (3.000 habitants).

Les femmes vont au campement pendant les cultures et échappent ainsi pendant 3 mois à l'influence de la sage-femme.

Elles n'acceptent sa visite qu'après l'accouchement. La matrone elle-même n'est pas présente que dans la pièce voisine. Elle paraît pour couper le cordon, puis donner ses soins pendant 8 jours. Elle est nourrie, reçoit 5 Frs et un pagne. On a offert 5 Frs aux matrones qui appellent la sage-femme en temps utile.

Les parturientes sont apportées à la Maternité dans les cas graves. Ils sont très rares; dans l'ensemble la méthode indigène n'a pas de conséquences fâcheuses.

Refus des femmes de nourrir l'enfant dont la mère est morte.

Dans les centres de brousse, rien pour les nourrissons. Les grandes personnes elles-mêmes ne viennent pas à la consultation. Un des centres en a vu 5 en un an.

.....

-60-

Le médecin de Kandi donne l'impression d'être capable et attentif mais plus "scientifique" que "social".

Mais, il accomplit sa tâche en conscience et sa femme l'aide efficacement.

Justice - 2 femmes sont pour la première fois venues se plaindre. Affaire de succession. Ce sont des Peulhs.

Les autres affaires sont de police : femmes battues, pas nourries, abandons en quantité.

Industries féminines — Comme à Parakou. Cuisine préparée au coin des rues, pour les passants.

Bénéfice : environ 50 cts sur 2 Frs de vente.

Vente par jour : 30 Frs.

Le Kapock Cueilli par les enfants. On leur a d'abord donné des appareils, genre sécateur, puis plus rien, ils les remplacent eux-mêmes.

En une matinée, ils cueillent 4 kgs et les rapportent. Le kilo de kapok est payé 1 fr dit le directeur de l'usine. Il est bien évident que cela est faux. Le kapok est très léger, il faut une énorme quantité de gousses pour en fournir 1 kilo. La recherche d'un arbre entraîne le cueilleur très loin. En outre, le décorticage qui se fait à pied d'oeuvre est très long.

Usinage Dans une cage grillagée, pareille à un poulailler, quelques hommes tapent une literie de bourre à l'aide de bâtons, le duvet vole et forme un brouillard autour d'eux. Ils ont une toile métallique devant les yeux, un voile sur la bouche, ou aucun moyen de protection. Les lunettes, le masque obligatoire qu'on leur donne, dit le directeur, ils les trouvent pénibles à porter et ne s'en servent que pour parader sur le marché.

Happée par une machine, la fibre monte dans une salle supérieure où deux hommes la foulent aux pieds dans une caisse. Moins de poussière qu'en bas, mais assez cependant pour que le travail soit insalubre.

Ces hommes portent au cou, l'un des lunettes noires, l'autre un masque.

L'ouverture de ce masque est grande comme une pièce de 5 Frs. Voilà bien pourquoi ils n'y voient rien et étouffent.

Conséquence : beaucoup de conjonctivites, des troubles pulmonaires. Mais c'est leur faute, dit le directeur.

Gain des premiers travailleurs : 2 Frs.

Des seconds (spécialisés): 4 Frs.

Le Commandant de Cercle, dont j'ai attiré l'attention va exiger une augmentation.

NATITINGOU

La coutume Sombra est encore presque matriarcale. La liberté des filles a pour corollaire leur participation à part entière aux cultures : elles labourent à la houe et n'en sont que plus vigoureuses.

Enseignement — Sur 150 élèves, 50 Somba, dont 25 filles. Tous très intelligents, ils comprennent l'utilité de l'école.

Les Somba aiment trop la terre, dit le moniteur.

Les travaux agricoles les intéressent, ils apprennent à semer à des distances rationnelles, ils sont curieux du pourquoi de coutumes culturelles qu'ils appliquent sans les comprendre. Les parents aussi.

.....

Les bœufs leur plaisent, mais ils ne peuvent pas en acheter.

Ils sont très turbulents en classe, surtout les petits. Aiment beaucoup le dessin et le modelage. Ont exécuté un modèle réduit de maison somba pour l'Exposition de Cotonou. Forge, menuiserie, tissage leur plaisent. Tous jouent bien la comédie et sont forts en gymnastique.

Les filles, plus douces que les garçons, sont aussi éveillées qu'eux. Elles aiment la couture, la cuisine indigène, le repassage, et commencent à s'habiller. Elles chantent très bien. Quelques Somba songent à devenir chefs de canton, ou fonctionnaires. Pour la plupart, ils préfèrent retourner à la terre.

Garçons et filles trouvent le travail intellectuel moins fatigant que le travail manuel.

Les filles ne sont pas timides.

Service de Santé — Dr. PELISSIER. On voit qu'il se donne à sa tâche. Grand progrès.

Les Somba, dit-il, sont en meilleure santé que les Bariba dont aucun n'a été pris au recrutement. On a cependant trouvé chez eux du pian, du trachome et de la lèpre (740 dépistés).

Consultations :

En 1931:	9.000
En 1932:	20.000
En 1935:	42.000
En 1936:	60.000
En 1937:	69.000

17 centres de consultation.

A Natitingou, 80% de la population est vaccinée. En brousse elle est rebelle.

A Tanguiéta, une matrone qui a reçu 150 Frs amène tous les samedis les enfants dans la semaine et accouchés par la sage-femme.

La valeur de la sage-femme, dit le médecin, dépend plus de ses qualités de douceur et d'affection que de sa technique.

En général, elles se laissent un peu vivre. Leur bonne volonté est moindre que celle des infirmiers.

L'installation des services de Santé de Natitingou est simple et complète. On s'est ingénié à faire le mieux possible avec les moyens du poste. ./.

~:-:--:-:--:-:--:-:~